Histoire extraordinaire d'une aventure ordinaire

Peres, Florent

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

Histoire extraordinaire d'une aventure ordinaire





Histoire extraordinaire d'une aventure ordinaire

Florent Peres

Publication: 2010
Tag(s): fiction perdu réalité liberté ordinaire extraordinaire

Ma vie est passionnante. Je suis l'heureux produit d'une éducation conventionnelle: imaginez-vous le cocon parental traditionnel, avec un père et une mère attentionnés, attentifs à la bonne marche de la vie familiale. Une attention qui fût de tous les instants, et que rien ne pût briser. Bref, l'enfance qu'eurent beaucoup de mes *con*-citoyens. Pardon maman, pardon papa. A l'école je n'étais pas vraiment bon, ni complètement nul. *On* me dit qu'il fallait que je travaille, je travaillai donc. Je devins ingénieur dans une boite sans grands intérêts mais qui, dans sa mansuétude quasi infinie, m'apporta des revenus stables, qui sans être abondants, étaient au moins réguliers. Ouais, le pied hein? Ça sent la joie de vivre et l'enthousiasme. Comme de bien entendu, ce boulot brillamment acquis, *on* me dit instamment qu'il fallait que je possède une maison. *Tout* le confort étant requis, une cheminée, l'âtre, l'élément central d'un logis *bien* organisé. Car il faut bien chauffer les longues nuits d'hiver. Une bonne grosse cheminée de préférence, c'est plus sûr. Tout ça, c'est très bien, mais, pour mieux faire, *on* me dit qu'il me fallait un garage, et allant de pair, une voiture à mettre dans ledit garage. Et puis, tant qu'à faire, puisque le confort n'attend pas, prenons-la grosse (c'est pour mieux te voir mon enfant), bruyante (c'est pour mieux t'entendre mon enfant), et polluante (c'est pour mieux t'enfumer mon enfant). La pollution n'est bien évidemment pas un but en soit, une voiture ne pollue qu'à bon escient, car une voiture (qui plus est grosse et bruyante) doit aller *vite*. Signe qu'on n'est pas un mariole et qu'on en a sous le capot (c'est pour mieux de baiser mon enfant). Tout ça est bien bon et de mieux en mieux, mais cela ne suffit malheureusement pas. Pour faire mieux encore, *on* me dit qu'il me fallait une chambre douillette pour mieux me reposer des rudes journées de labeurs. Mais une maison, me dit-*on* encore, peut être morne et triste, malgré toutes les grosses cheminées, voitures rapides et chambres confortables, il me fallait encore mettre une présence féminine dans cette maison. La femme trouvée, il ne restait décidément pas grand chose, mais tout de même, au charmant tableau une pièce faisait défaut, un salon-avec-un-canapé-en-cuir-qui-m'a-coûté-une-fortune-mais-il-est-agréable-hein, et encore et toujours, *on* me procura tous les amis que je pouvais désirer afin de remplir ce fabuleux et splendide salon-avec-un-canapé-en-cuir-qui-m'a-coûté-une-fortune-mais-il-est-agréable-hein. C'est chouette une société où tout est tracé selon des lignes directrices bien nettes.

Comble du bonheur et de la plénitude: j'aime ma femme et c'est réciproque; mes amis me sont chers et c'est réciproque… Enfin, tout ça se passe dans le monde de *oui-oui*, dans lequel les prairies sont si vertes, les gens si gentils, les inconnus si attentionnés. C'est mon ancien monde, le train de ma vie roulant sur les rails directeurs a bien

vite déraillé. Bilan de l'accident: un blessé grave, moi.

«Ha! Qu'elle est belle ma maison… » Voilà bien un sentiment de fierté, envers une possession que l'on pense immuable, tellement illusoire, sans fondement et complètement déplacé à présent, mais néanmoins révélateur de ce que je pensais à l'époque. Je dis à l'époque, mais c'était il y a à peine deux ans. Ma maison, *ma* maison. C'est *sa* maison à présent. Lui, le parfait inconnu, Alain Justice qu'il s'appelle, c'est marqué sur l'acte de vente. Et puisqu'on en est à la paperasse, je me doit d'ajouter que, alors que je m'apprêtait à me séparer de mon habitat, mon *ex*-femme a, elle, préféré ne pas s'en séparer en changeant son patronyme pour celui de Justice. Eva Justice … ça sonne moins bien, je trouve, qu'avec son ancien nom: Eva Poret. Mr Poret, c'est moi pour ceux qui ne suivraient pas.

Cette séparation à la fois de biens mais aussi sentimentale, je ne l'ai pas bien supporté et j'ai commencé à déconner. Je suis désormais un heureux membre des Toxicomanes Anonymes, bien que je n'ai pas vraiment envie d'arrêter de boire, ni de fumer d'ailleurs, et finalement je n'ai même pas envie d'être anonyme. Je m'en fous. Ça fait quasiment un an et demi que je n'ai pas véritablement atterri. Ça ne m'aide pas à vivre, mais au moins ça m'en donne l'impression. Je réside actuellement dans un 20m2 miteux. Les insectes s'y sentent bien, moi un peu moins. De toute façon je n'y fait uniquement attention que lorsque je redescends, le reste du temps, ça n'effleure pas vraiment la partie du cerveau qui doit en temps normal envoyer des signaux de dégoûts. Le temps aidant, cette partie-là s'est sérieusement atrophiée. Et il n'y a pas qu'elle malheureusement. Dans un sens tout ceci peut m'être bénéfique — *à toute chose, malheur est bon* (extrait de sagesse populaire) — car cela m'a permis de voir la vie sous un angle complètement différent et en un sens je suis plus complet maintenant qu'avant, plus adulte. Seulement cette maturité je la paie au prix fort.

Dimanche en plein mois d'août, il fait chaud. Et là, j'ai chaud. J'émerge doucement du sommeil difficile des toxicomanes endurcis. Je suis allongé dans mon lit, sur le dos. Je regarde le plafond sans le voir. Je n'ai qu'une seule pensée, bizarre, mais extrêmement violente et motivante, comme une résolution de gars bourré. Aujourd'hui j'en ai marre. Marre ! Faut que je me bouge et que je sorte faire quelque chose. N'importe quoi sera mieux que de rester à attendre la fin de la journée à m'enfoncer dans les brumes des substances créatrices d'univers irréels. D'un bond je me lève et me dirige d'un pas vif vers ma petite salle de bain, dans le but de m'enlever la moiteur écoeurante qui colle à mon épiderme. L'eau de la douche coule sur ma peau engluée de la sueur nocturne et je me sens mieux, cette eau purificatrice me donne une plus grosse envie encore de bouger, de faire quelque chose ! Sortir sans but, pour une fois. Changer d'air et laisser le hasard guider mes pas d'homme ivre de nouveautés. Voilà ce qu'il me faut.

Je suis fébrile et tarde sur le moment à trouver mes clés. Pourtant c'est un réflexe de survie chez moi: plutôt que de me souvenir, ce qui s'avère être impossible dans les conditions d'intoxication aussi extrêmes que je fais subir à mon organe mémoriel, je les pose toujours à un endroit, pas forcément toujours le même, bien visible. Or c'est comme si mon cerveau ne voulait pas les voir, j'ai tourné autour pendant trois minutes sans les remarquer alors que seule une panthère rose aurait été plus visible. Et c'est à partir de ce moment où j'ai eu les clés en main que tout s'est mis à partir en vrille.

Je m'approche tranquillement de la porte, je tourne la poignée … pour me rendre compte, sans m'en apercevoir, comme si le temps avait fait un bond, que je me suis dans mon canapé en train de tirer comme jamais sur une cigarette, en fixant comme si c'était le but révélé du sens de la vie une affiche d'une publicité affirmant: «Guinness for Strength». Dès que je me rend compte d'où je suis, de ce que je suis en train de faire et surtout de ce que j'aurais *dû* être en train de faire, mon sang ne fait qu'un tour et, retrouvant ma motivation initiale, je fonce sur la porte pour sortir. Je tente d'ouvrir… la porte est fermée à clé et je n'ai plus les clés sur moi.

Bon, on se calme. Les clés sont bien en vue sur le canapé. D'un pas assuré et d'une main ferme je les ramasse et les introduis dans la serrure. La main ferme ne le restera que le temps de dire «merde». Une sensation subite de manque me monte à la gorge et ma main commence à trembler. Je résiste un instant, je réussis même à tourner la clé dans la serrure et a déverrouiller la porte dans le même mouvement. Mais une petite idée toute bête est née dans mon esprit, qui sera plus forte que moi: *et si je me faisait un petit joint pour me*

donner du courage et sortir? De toute façon, sortir en état de manque reviendrait à coup sûr à gâcher cette superbe tentative d'évasion matinale. Je me raisonne en disant qu'une fois la sensation de manque passée tout repartirais comme si de rien n'était.

Mais bien sûr, maintenant que je suis bien confortablement assis au creux des coussins moelleux de mon canapé, un spliff roulé à la main, l'envie d'évasion paraît lointaine, terriblement surréelle, à la limite de l'absurde. Et quatre heures après j'y suis toujours, riant encore intérieurement de ma petite session d'auto-rebellion.

Il est 18h, le téléphone sonne. Je suis en plein survol des cratères lunaires.

— aaallôôô ? fis-je, d'une voix lente et mal assurée.

— Salut vieux, commence à dire mon interlocuteur sans s'apercevoir qu'un zombie est à l'autre bout du fil — ou peut-être bien que si il le sait, mais qu'il s'en fout: ça tombe bien moi aussi.

— Tu te rappelle que je pars en voyage et que t'avais accepté de t'occuper de mon chat ?

Ok, un ami. Il prend des précautions quant à l'intégrité de ma pauvre mémoire, c'est un bon début. Bien sûr ça m'était complètement sorti de la tête.

— Ouais répondis-je, d'un ton peu amène.

Je ne mentais pas, maintenant qu'il m'avait rappelé ce fait antédiluvien (ça doit bien faire une semaine, c'est pour dire), mes synapses avaient retracées d'elles mêmes — chose fantastique qu'un cerveau — le chemin d'accès à ce souvenir.

— Bien. Je m'en vais demain matin à 6h du mat'. Petit imprévu: j'ai oublié d'acheter de la bouffe d'avance et je lui ai filé son dernier repas aujourd'hui. Va falloir que tu ailles acheter de la bouffe, je t'ai laissé de quoi payer sur la table. Ça ira ?

— Ouais, ouais, t'en fais pas. J'arrive à m'occuper de moi la plupart du temps, je vais bien réussir à faire bouffer ton chat. J'espère qu'il est pas trop regardant sur la qualité ...

— Hé hé, pour ça, il n'y a pas de soucis à se faire: c'est un dur qui aime bien les expériences nouvelles.

— Ok, tant mieux: il va être servis. Tu pars où déjà ?

Non parce que c'est vrai quoi, pourquoi il abandonne son chat ? J'espère que c'est pour une bonne raison.

— Souviens-toi, en Géorgie, je dois aller faire un reportage là-bas.

Ha oui, le reporter des extrêmes. Il va bien se marrer... En plein conflit Russo-Géorgien... Il y en a qui aiment ça les balles dans le bide. Enfin, c'est son trip à lui. Il en faut bien pour tous les goûts.

— Ha ouais, c'est vrai que t'es comme ton chat, t'aime bien les expériences extrêmes!

— Hé hé... Ouais, c'est mieux que faire des reportages sur la bonne santé exceptionnelle des truites cette saison. Bon, ça ira ? T'auras besoin de rien ?

— Penses-tu ! Va faire la sérénade aux russes, et rentre en un seul morceau !

— Ouais, j'y penserais, allez je te laisse, j'ai plein de trucs à finir, tchao !

— Tchao, Tintin !

Sur ce trait d'humour particulièrement fin, mon cerveau me renvoie

des images de cette bande dessinée de propagande où le reporter des pays libres découvre les décors en carton des usines du pays des ogres regroupés en soviets. Et je ne peux m'empêcher de faire le parallèle avec aujourd'hui: quels filtres les journalistes vont-ils appliquer inconsciemment à la situation là-bas ? Tout ce à quoi nous réagissons n'est pas la réalité, des pantins haut placés créent un scénario où tout cadre parfaitement, et nous, pantins des pantins dansons dans ce décor idyllique sur une partition jouée d'avance. En quelque sorte, il n'a même pas vraiment besoin d'aller là-bas pour rapporter les faits, puisque seul ce qui collera au scénario pourra émerger sous le soleil radieux des média. Malléant cette idée fixe, je n'arrive plus à construire un semblant de réflexion construite, qui s'arrête ainsi à ce piètre niveau, et mes pensées s'abîment à nouveau lentement dans les brumes lunaires dans lesquelles elles étaient auparavant retenues prisonnières.

Une des choses les plus difficiles un mois d'août, c'est de se dire qu'il faut se lever à 6h30 le matin, ou peut-être devrais-je dire la nuit, à cette heure, même le soleil n'a pas tout à fait émergé de sa ronde nocturne? Heureusement, pour ça les gens comme il faut ont inventé une machine géniale: le réveil. Machine diabolique qui émet des ondes sonores vers notre cerveau aux moments où celui-ci, le moins préparé du monde à les recevoir, nage tranquillement dans l'onde, autrement plus douce, des songes. Or c'était le moment pour notre automate attentif, toujours au garde-à-vous, de transmettre la bonne nouvelle à mes oreilles innocentes: il est l'heure! Il est l'heure! Ce qui, selon la langue de ce terroriste auditif, se retranscrit en quelque chose de ressemblant à nos sirènes de pompier en plus bref mais sûrement pas moins bruyant. Le lecteur attentif et bien dans le monde d'aujourd'hui pourrait astucieusement faire remarquer que je n'utilise qu'un piètre appareil, et que de bien plus agréables sont disponibles pour faire rimer la fonction de réveil de ces dictateurs électriques avec douceur et plaisir… Ouais ben, je l'emmerde le lecteur. Je ne me réveille pas sans ça, ok? La vraie question, serait plutôt: pourquoi faut-il se lever à 6h30 alors même que le corps nous fait comprendre qu'il n'est pas du tout l'heure de se réveiller? J'ai tendance à accorder plus de foi en les signaux de mon corps qu'en un espèce de perroquet fasciste. Mais puisqu'il faut se lever alors… allons-y.

Pourquoi me levé-je, me demanderez-vous? En plein mois d'août et un lundi, les honnêtes gens ont le droit à un repos bien mérité. Surtout qu'aux vues de ma situation je ne laisse pas entrevoir une quelconque activité rémunérée. Et bien détrompez-vous. Si j'ai réussi à perdre ma femme, ma maison et ma joie de vivre en moins de deux ans, je n'en ai pas moins gardé mon job. Comme quoi, il n'est pas si facile de se débarrasser de ces bêtes-là. Ce n'est vraiment pas comme un chien qu'on abandonnerait sur le bord de la route (non ce n'est pas une incitation … quoique …). Ici, c'est lui le maître, et c'est lui qui décide de quand et où il vous abandonne. Et il a semble-t-il eu pitié de moi. Ou plus simplement je ne suis sûrement pas assez dans le gouffre pour être jeté comme une vieille éponge. En fait, je suis comme une vieille éponge. Non pas celles que l'on jette, mais celle que l'on garde pour des tâches toujours plus ingrates. Jusqu'au jour où elle craque, et où on la jette en étant heureux qu'elle ait tenu jusque-là. Mon deuxième prénom, ça doit être Bob je suppose.

Acceptant la dictature de mon bourreau électrique, je me lève pour me diriger vers celle de mon tortionnaire organique. J'ai également à accomplir une quête humanitaire de la plus haute importance aujourd'hui. Et c'est presque un miracle de me rappeler de ce félin qui va bientôt avoir besoin de sa pitance.

Journée sans grand intérêt:

patron soûlant,
collègues navrants,
travail chiant,
bouchons excédants,
nourriture dégoûtante,
mollesse accablante,
supermarché bruyant et débilitant,
con de chat miaulant
n'ayant rien à foutre de ton énervement,
appartement dégoulinant
de déchets peu appétissants,
chaleur étouffante,
résignation sidérante,
drogue réconfortante,
rien de bien passionnant.

L'état normal de morosité permanente dans lequel je me trouve me fait me rappeler tout d'un coup que j'ai reçu une nouvelle herbe merveilleuse et c'est précisément dans ce genre de circonstance que l'expérience sera le plus bénéfique. Le genre d'herbe pour baba en mal de spiritualité qui te font voir ton propre corps à 500 mètres en dessous de toi. C'est quelque part un peu flippant mais je suis sur cette pente lente qui mène à la forteresse inattaquable de la pire des routines, c'est donc avec d'autant plus de sauvage envie que je désire détruire, au moins temporairement, cette forteresse du désespoir et ainsi déconnecter mon cerveau de cette morne et accablante réalité. Avec une maîtrise due à de longues années d'expérience, sans excitation excessive je me met a préparer la mixture divinatoire. Un peu de tabac, un peu de cette herbe magique… le tout dans la pipe. Je prends le briquet à coté de moi, m'installe dans le canapé, met la pipe à la bouche, allume le briquet, le dirige vers le foyer de la pipe - farci du carburant céleste - aspire un jet d'air chaud. Je vois le foyer déployer toute sa fureur pour me donner la fumée que je garde précieusement dans mes poumons. Le plus longtemps possible. Je tiendrais. Aussi longtemps qu'il faudra. Pour l'instant je ne sens rien. Je peux tenir une éternité. Je suis d'ailleurs en train d'attendre une éternité. Je commence à n'en plus pouvoir. Je ne vois plus rien d'autre, je suis complètement concentré sur l'acte de garder cette fumée à l'intérieur de moi. Je sens alors que ça commence. J'expire lentement tout en sentant mon esprit sombrer. C'est parti.

Mon appart a quelque chose de bizarre. Enfin c'est pas vraiment l'appartement, c'est plutôt tout l'environnement qui est bizarre. Statique. J'ai l'impression que le temps a décidé de stopper sa folle et

irrémédiable course en avant. Oui. C'est ça. Le temps vient de s'arrêter. Chouette alors! Essayons de se lever. Je sens que mon cerveau à transmis le message, mais mes membres sont lourds. C'est incroyable. Je ne sens plus mon corps. Ha, mais peut être que vraiment tout s'est arrêté, sauf mon esprit. Il serait alors normal de me plus pouvoir se mouvoir. Mais… si je peux penser c'est que le temps ne s'est pas vraiment arrêté. Que s'est-il passé ? Je retente de bouger. Je n'arrive pas à faire mieux. En fait, même mon regard est figé. C'est monstrueux, calamité des calamités, le monde vient de s'arrêter. Merde ! Alors que je j'étais tranquillement dans mon canapé à … … … à faire quoi ? Ce n'est pas important. Ce qui est important c'est ce qui est en train de se passer ! Pourquoi tout d'un coup le monde s'arrête-t-il? Et pourquoi puis-je encore réfléchir ? Soudain, un léger bruit se fait entendre, à peine perceptible. En rapport avec ce bruit, il me semble bien avoir réussit à tourner les yeux. Noble et grande réussite! Mais tout de suite je me retrouve dans la même position qu'auparavant, puis, un court instant plus tard, j'entends le bruit à nouveau. J'ai l'impression que le temps vient de faire un saut. Un autre bruit. Le même ? On dirait bien. Cela semble être un bruit de klaxon. Mais si court. Pourquoi si court? Mes yeux ont encore bougé vers le bruit, comme la dernière fois, à la fois mouvement instinctif et terriblement programmé. Et de nouveau je me retrouve dans la position précédente. Et le bruit arrive de nouveau. Le même, cette fois c'est certain. Si ce n'était pas complètement absurde, je dirais que je suis dans une sorte de boucle qui se répète. Et sa fréquence de répétition est de plus en plus grande. J'ai également l'impression que le bruit se fait un peu plus long car j'entends maintenant plus clairement un klaxon. Je n'en ai même pas conscience mais je bouge toujours autant mon regard, et toujours en fonction du rythme du bruit. Ce qui confirmerais l'hypothèse farfelue de la théorie de la boucle temporelle. Complètement déséquilibré, je ne comprends plus rien aux images que me retransmettent mes yeux. Pour moi ils sont devenus une caméra, étrangers à mon corps. Et je sens que je vais vomir si cette caméra n'arrête pas de bouger aussi vite! Vision stroboscopique épileptique, la boucle visuelle et auditive a atteint un rythme très soutenu: peut-être deux boucles par seconde. Ça commence à bien faire. Il faut que je bouge, que je reprenne le contrôle. Mais c'est de pire en pire. Mon regard ne se fixe plus du tout sur quoi que ce soit, ma tête fait des mouvements irréels. Je vois malgré tout mon bras qui fait comme un mouvement de va-et-vient complètement délirant. Il n'est plus temps de réfuter. Je monde est train de planter, le programme universel vient de partir dans une boucle aux milles GOTO. Et ça va de plus en plus vite. C'est ingérable.

Je sens ma respiration énergique qui a pris le relais, comme si j'étouffais et que j'avais besoin d'air. Même ma respiration ne marche pas comme il le faudrait. Je commence à ne plus me poser de question. Ok, le monde part en couille, mais je suis toujours debout, je respire — même si ça ressemble au démarrage pitoyable d'une 2 Cv — bref je vis. Comme toujours dans les pires situation l'humain ne se laisse pas aller et découvre au fond de lui-même des ressources et une force insoupçonnées. Sauf que ça c'est des conneries. Je découvre que dalle. Je suis dans un putain d'enfer, le pire étant que je n'en meurt pas. Les boucles se font de plus en plus longues, mais je sens qu'un nouvel élément fort désagréable vient se greffer vicieusement aux autres. A la fin de ce que j'ai appelé une boucle, un blanc, un noir plutôt $\ldots$ enfin du rien. Et comme précédemment ça ne vient pas tout d'un coup. Oh non ! C'est progressif, on ne s'en rendrait pas compte si on n'y prêtait pas attention. Mais moi j'ai l'oeil. Oeil saccadé certes, mais qui remarque bien que je perds conscience un court instant à chaque fois que le monde se met en tête de vouloir faire un saut temporel. Si ça continue, je ne vais rien pouvoir faire. Il faut donc à tout prix que je sorte. Faut que je sorte. **Faut Que Je Sorte**. Et vite. Comment décrire ces mouvements pathétiques qu'a accompli mon corps pour arriver à prendre mes clés, ouvrir la porte, la refermer et la fermer à clé — mais l'ai-je vraiment fermé à clé ? Comme le monde est en train de s'écrouler tout autour de moi, je pense que je vais me dispenser de vérifier, le lecteur m'en excusera je l'espère. Je sens que j'ai de plus en plus la nausée et que je contrôle de moins en moins ce qui me sert de corps. J'habite au quatrième étage. Les zombies montent-t-ils aux marches ? Aux vues de mes exploits lors de ma propre descente, je pense qu'un zombie, qui doit avoir bien plus de capacités motrice que moi, dois en être capable très facilement. Comment ça un ascenseur? Ça va pas non? Dois-je rappeler aux esprits faibles que mon putain d'environnement qui me sers de monde est en train de partir en couilles? Qui donc, oserais prendre en un instant pareil une cabine pas bien solide, suspendue à des câbles tout ce qu'il y a de plus banal? Je laisse ça aux suicidaires, moi je prends l'escalier. Bien sûr, je ne le prends jamais ce con d'escalier, après tout c'est assez exceptionnel la fin du monde, donc habituellement je n'ai aucune difficulté avec les cages suspendues dans le vide. Et visiblement, il ne doit pas y avoir que moi qui ne l'ait pas emprunté récemment. Les lumières, choses agréables dans un endroit clos, dans lequel la lumière solaire ne daigne pas apporter ses rayons énergétiques, ne fonctionnent pas. Ou bien je n'arrive pas à les faire fonctionner, ce qui revient exactement à la même chose. Le noir cache à ma vue la décrépitude du monde, mais c'est les autres sens qui prennent alors le relais. Et je peux vous dire que la vue, ce n'est pas le pire des sens. Au

moins on y est habitué. Non, en fin de compte, il aurait mieux fallut que j'aille mourir dans l'ascenseur. Privé de la vue, mon oreille me retransmet le moindre son avec d'autant plus d'intensité, toujours de manière cyclique, du cycle de l'effondrement temporel du monde que je suis en train de vivre… Et maintenant c'est au tour du toucher d'entrer dans la danse. Je me sers de mes mains pour avancer doucement. Mais cette sensation et ces bruits qui se répètent sans cesse, et moi qui enregistre ça de manière continue, c'est complètement renversant et je ne sais bientôt plus où j'en suis. Une éternité que je descends les marches une à une, dans une obscurité complète. Que j'entends le frottement des mains sur les murs se répéter *ad nauseam* et que je sens ce mur sur mes doigts par intermittence, afflux soudain et presque douloureux d'informations, suivi d'un blocage temporel impossible à prévoir, déstabilisant mais indolore. Comme je n'y vois rien, il est difficile de me rendre compte si le temps s'arrete véritablement pendant un court instant toutes les demi secondes. Je sens juste mes doigts et j'entends mes mouvements pendant un court instant et l'instant suivant, plus rien; et puis tout se remet à fonctionner. La répétition semble certaine mais est néanmoins imprévisible. Tout cela n'est pas agréable je vous le certifie. Une marche puis une autre, l'éternité. Combien cela fait-il de marche ? Si on considère une trentaine de marches par étages… quatre étages, cela devrait faire… trente plus trente… heu… deux nouvelles marches franchies. Le résultat partiel arrive enfin à mon cerveau… deux marches plus loin j'arrive à constater que c'est bien cent vingt de ces foutues marches que je vais au final devoir me taper. Je n'en peux plus. Une marche .. une marche… une marche… une… poignée ? poignée et pas marche ? Que faire avec une poignée lorsque c'est une marche que l'on attendait? Cent vingt marches. Donc si marche puis poignée, cela veut dire qu'il n'y a plus de marche mais seulement une poignée. Cela signifirait donc, si mes contacts synaptiques ne sont pas completement foutus, que la poignée, qui se trouve bel et bien là, conclue cette série interminable de marches. Ce qui pourrait bien confirmer que… mon cerveau se débloque tout d'un coup et j'ouvre cette foutu porte avec un soulagement bien visible, même si personne n'est présent pour le constater.

Dehors. L'air doux me caresse la peau. Le monde se remet peu à peu de ses soubresauts… Il demeure néanmoins toujours un problème: j'ai de moins en moins prise avec la réalité. Je me sens léger et je ne sais plus vraiment si je fais partie de ce monde. Je m'assoie sur le trottoir pour tenter de retrouver un repère tangible, dur et froid mais je le sens à peine. Je viens de m'apercevoir que j'ai fermé les yeux et je les rouvre. Le paysage de la rue en face de moi, si habituel pourtant, me semble terriblement étranger. Enfin, pas véritablement étranger,

mais… je suis dépaysé. Comme si ce que je voyais n'appartenait pas à mon époque: le même lieu mais cependant différent. Et je comprends tout à coup: il y a des signes luminescents qui scintillent, s'allument et s'éteignent, se répondent. Ces signes je ne les distingue pas bien, mais cela ne me semble pas le plus important pour l'instant. Ce que j'enregistre en premier, c'est qu'ils forment, aux niveaux des rues des sortes d'entrée, des invitations à avancer parmi eux, à entrer et se laisser porter par leur danse. Parce qu'ils ne sont pas statiques. Ils bougent… Oh, c'est pas le rythme frénétique d'une bande annonce de cinéma grand spectacle, ni celui d'un clip de musique pop *«as seen on TV»*. Non, c'est lent mais énergique. Ça me fout la pêche putain! C'est… comment dire ? Féerique ? Non, c'est plus fort que des petites fées te tournant au tour de la tête et te montrant leur minuscules tétons dans une prairie herbeuse sans fin et verte comme on n'en voie que sur les terrain de golf ou les jardins anglais; possédant un unique gigantesque arbre séculaire gisant au sommet d'un monticule, avec en fond une musique à te foutre la gerbe en moins d'une demi minute. Ce que j'essaie de faire sortir, d'exprimer malgré un état quelque peu incertain, c'est que le rythme de ces portes anamorphiques sont hypnotiques, elles sont le rythme de mon corps et le rythme de la rue, et le rythme de la ville, et… bref c'est tripant. Mais que sont ces signes exactement? Mes yeux n'ont pour l'instant pas été capables de grand chose, voir ces signes clairement et les interpréter sont deux actions combinées qui hélas, dans l'instant présent, sont largement au-delà de mes capacités.

Je me sens attiré par ces étranges portes. Pourquoi sont-elles ici, suis-je le seul à les voir ? Vers quoi mènent-elles ? Les sons autour de moi ne sont qu'un bruit sourd, dont je prend conscience que ce sont mes pensées. Ces pensées incohérentes, *mes* pensées, qui vont dans tous les sens m'empêchent d'avoir un réel libre arbitre, et je me sens attiré vers les motifs mouvants et colorés tel un moucheron attiré par la lumière lorsque tout est sombre autour de lui. Au fur et à mesure de ma progression, la forme devient plus claire, plus distincte. J'arrive à voir les formes, mais je ne les comprends pas. Elles sont à la fois impressionnantes et rassurantes: le rythme lent mais inexorable de la nature. Je me sens protégé. De quoi? Je n'en sais foutrement rien, mais c'est comme ça: j'avance dans une paix dont je ne me rappelle pas avoir déjà ressenti pareille intensité. Ma progression est lente et alors que j'arrive au bout de la rue, d'autres formes qui semblent similaires se forment comme pour indiquer le chemin. Lequel je suis sans poser de question. J'ai vaguement conscience de n'avoir croisé personne et j'en suis un petit peu rassuré car mon état d'extase doit être quelque peu visible, voire risible. Le chemin est long, j'oublie la marche, j'oublie l'espace m'entourant. Je gravis des montées et dévale

des pentes raides, j'aperçois un bois que le minuscule chemin de terre guidant mes pas contourne. Les formes sont toujours visible le long des fossés. Mes sandales crissent sur la terre humide de la nuit, et quelque fois je heurte un gravier suffisamment fort pour l'envoyer rouler vers les fourrés au delà des fossés… … … Attends un peu… un bois ? … un chemin de terre ? … J'étais en ville. Et en ville il n'y a ni montée, ni pente raide, ni bois, ni chemin de terre. J'ai du mal à rentrer toutes ces informations dans le creuset de mon intelligence. Mes yeux tout à coup se mettent à sur-imprimer la réalité: je suis dans une ruelle sombre, humide et sale avec un minuscule parc sur ma droite. Le long des trottoirs les mêmes types de formes colorées, mais cette fois-ci plus serpentine, se tortillent de manière déphasée. A travers les troncs épars du parc miniature, j'entrevois une lueur plus forte qui semble être la source des étranges motifs entraînant. Je me dirige toujours aussi mécaniquement vers cet endroit mystérieux. En fait de mystère cela se révèle être une bête devanture d'une échoppe n'ayant pas eu l'attention d'un propriétaire consciencieux depuis fort longtemps, à en juger par l'état de délabrement avancé de la façade.
Je ne sais pas quelle heure il est mais si on considère toute la circulation piétonne que je n'ai pas croisée, il me semble étonnant que quiconque puisse être ouvert à cet instant là. Ce devait donc être un bar ou une auberge. Soit! Pour savoir, un seul remède: entrer. Ce que je fais sans plus d'hésitations. Quelle n'est pas ma surprise en constatant qu'au lieu d'un bar, je me retrouve dans un magasin d'horticulture, avec toutes sortes de plantes, de bonsaïs, de cactus, etc. Un étrange personnage est derrière une espèce de comptoir, et me souris en me voyant. De petite taille, les cheveux roux, pas très bien rasé, il ressemblerait à un nain — un grand nain — dans les terres du milieu. Seulement ici ce n'est pas les terres du milieu.

— Salut l'ami, me lance Gimli. Du genre, salut toi que je connais.

— Heu… salut. Je… je passais par là… et… Baffouillais-je, ne trouvant pas les mots appropriés à la situation.

— Ouais, tu m'avais bien dis que tu repasserais. J'ai gardé du bon matos pour toi.

Là je dois dire, je suis un petit peu interloqué. Non, mais quoi? Je me suis transformé en Legolas sans m'en rendre compte? Il faut en avoir le coeur net.

— Heu… T'es sûr que c'est bien pour moi? J'ai du mal à me souvenir de t'avoir dis ça.

— Ha ha, t'es un comique toi!

— Pour être honnête, je ne me souviens pas d'avoir jamais mis les pieds ici…

Là, il se marre franchement. Un moment remis de son hilarité, il me lance:

— Hé hé, alors qu'est ce que tu fous à une heure pareille, dans un endroit pareil ?

Bon, je vais peut-être pas parler de mes délires extatiques, on va la jouer plus fin.

— Non, c'est juste que ces temps-ci j'oublie des trucs, c'est… rappelle-moi… ton nom… déjà.

C'est pitoyable. J'ai pas trouvé de parade. Pour la finesse on repassera.

— Ouah, mais t'es perché ! Je comprends mieux… Je disais que je t'avais gardé de la D… si t'as de quoi, je vais te la chercher tout de suite.

— Ah? … Heu… super… heu…

Je fais mine de chercher mon portefeuille. Gimli me demande alors d'attendre deux secondes et va dans une porte derrière le comptoir. J'ai mon portefeuille sur moi. Faisons ce que nous dis ce gentil personnage. Il nous propose de la médecine que nous ne pouvons refuser. Je n'ai pas (plus?) la moindre idée de ce qu'est cette D. mais qui ne tente rien n'a rien. Il revient avec un sachet en plastique. Et je reconnaît la plante que j'ai pris en venant. En fait, je commence à faire le lien entre ce que j'ai vu sur le chemin et le fait que j'ai pris de la drogue, fait que j'avais étrangement occulté depuis le début de la fin du monde.

— Attention, c'est à prendre avec parcimonie, hein ? C'est costaud.

Il me tend le sachet. Je lui tend un billet de 50 que j'avais sur moi, à croire que tout était déjà prévu. Il me rend un billet de 20. C'est pas donné.

— Bon, heu… merci, à la prochaine alors?

Je suis toujours sur ma surprise et me laisse porter par les évènements.

— Ouais, repasse quand tu veux, y'aura toujours une place au coin du feu.

Machinalement, je tourne la tête pour repérer la cheminée. L'autre se met à se marrer, je le fixe, ne comprenant d'abord pas, puis, piteux, je marmonne un «salut» en sortant du magasin. L'autre me suis du regard en ricanant. Je l'entends dire «Attention à toi sur le retour !». Merci pour l'attention Gimli.

Mon réveil se met à sonner alors que j'étais en train de fourailler de l'orc et du gobelin avec mes amis les nains et les elfes dans une forteresse digne des tours du Mordor. Je suis dans le coltard mais le maitre du jeu a été visiblement assez gentil puiqu'il ne m'a pas gratifié d'une gueule de bois, c'est déjà ça de gagné. Ce matin il faut que j'aille faire bouffer ce chat qui doit attendre impatiemment sa pitance. Je m'enfonce dans la grisaille matinale de ce nouveau jour d'été en marchant à la manière d'un automate sans penser à grand chose, avec un seul but en tête, faire manger ce chat et aller bosser après. J'arrive chez mon ami et donne à manger au félin. Son extrême impatience m'amuse et grâce à ça, me fait ressortir de l'appartement un peu plus réveillé. Pour aller à ma voiture, je dois repasser devant le chemin que j'ai emprunté hier soir pour me rendre à cet endroit dont j'ai encore du mal à réaliser qu'il ait pu exister en dehors de mes rêves, mais le sachet d'herbes que j'ai acheté était bien sur ma table quand je me suis réveillé, preuve indiscutable que l'épisode n'était pas complètement halluciné. Bien sûr, le passage des graffitis mouvants décorant les murs et les trottoirs, ça c'était délirant. Cette herbe est incroyable et puisque j'en ai récupéré à nouveau, je sens que je vais pouvoir en reprendre dans peu de temps. J'étais toujours en train de me ressasser cet épopée nocturne quand j'arrivais au coin de la rue où tout à commencé, en face de l'entrée de mon immeuble. Quelque chose retint mon attention sur le mur, et tout d'abord sans vraiment m'en rendre compte, je me dis « tiens c'est le signe». Et tout de suite après je réalise que je ne suis plus sous l'effet d'un quelconque psychotrope et ne devrait pas voir ce signe appartenant maintenant à la section «éléments oniriques» dans le grand classeur des expériences de ma vie. Le fait de voir ce banal dessin là alors qu'il appartient à mon monde spirituel, ou tout du moins c'est ce que je croyais, me laisse cloué, sur le trottoir opposé, à le fixer sans pouvoir faire autre chose.

Le dessin a la forme hélicoïdale d'une hélice d'A.D.N., sauf qu'au lieu de n'avoir que deux branches, il y en a plusieurs. Ces « fils» de la figure hélicoïdale ne sont pas uniformément épais. Ils ressemblent plus à des vers en train de se déplacer; ou bien ces déformations pourraient aussi être dû à des flux liquides plus ou moins denses qui transiteraient dans un tuyau. Ce n'est pas bien clair sur la figure immobile, mais je me souviens que c'est l'impression que cela donnait dans mon souvenir détérioré.

Je me retourne et aperçois ce même signe au coin de la rue que je viens de prendre. Si je ne m'en était pas rendu compte jusque là c'est sûrement parce que je ne m'attendait pas à le trouver sur mon chemin. Je ne le cherchais pas et tout à coup voilà que je le vois devant chez moi. Je reste dans cet état de perplexité pendant encore quelque

secondes et émerge tout à coup à la réalité: il faut que j'aille au boulot, et je ne sais même pas combien de temps j'ai passé à rêver. Après un coup d'oeil à mon poignet et une fouille sommaire dans mes poches je me rend compte que j'ai à la fois oublié ma montre et mon téléphone portable. Allons, je suis devant chez moi, quelque enjambements et je serais à nouveau en possession de ces objets tellement indispensables à notre société à gadgets tout aussi inutile et donc carrément indispensables. J'aillais m'élancer en direction de mon appartement lorsque j'aperçois du coin de l'oeil un autre de ces signes sur la façade de mon immeuble. Rien de bien surprenant me direz-vous puisque depuis cinq minutes je me suis mis à voir des signes partout. Oui, mais là je suis (quasiment) sûr que celui-là n'y était pas il y a une minute. Merde, c'est la façade de mon chez moi. Je la connais bien ma façade quand même. Enfin ... c'est sûr je n'ai jamais *vraiment* fait attention à elle. Mais quand même, elle ne s'est pas imprimé dans ma mémoire avec ce signe, puisque présentement la présence de celui-ci me choque. Il est à hauteur des yeux, tout comme les autres d'ailleurs. La peinture n'est pas fraîche et semble faire partie du mur. Ok! Tout ceci est vraiment troublant mais on ne vas pas y passer la nuit! De toute façon qu'y puis-je? Ma mémoire me joue des tours, grande nouvelle.

Tout le long du trajet j'ai vu de ces bizarres inscriptions comme si elles me montraient le chemin. C'est d'ailleurs la dernière idée qui m'est venue à l'esprit en me rendant à mon travail. Je trouve ça bien évidemment complètement surréaliste, mais je n'ai peut-être tout simplement fait qu'un trip sur un dessin qu'un hurluberlu s'est mis en tête de dessiner dans toute la ville. N'ayant pas de temps à consacrer à mes réflexions je me lance dans mon boulot toute la journée avec une énergie que je n'avais pas déployé depuis longtemps, tentant par là de n'avoir pas à réfléchir et trop partir en sucette. Une bonne nuit de sommeil après une bonne journée de travail, c'est un bon remède à un cerveau ayant laissé de côté son fonctionnement cartésien pour la journée. On va voir qui va sortir vainqueur de cette joute, enfoiré de cerveau de junkie! Louable intention, sauf qu'à la fin de la journée, je me retrouve excessivement fatigué et dès que mon corps se retrouve dans la rue, je ne contrôle plus rien et mes yeux se mettent instinctivement au travail, en quête malgré moi des mirages optiques. Si j'avais pensé un instant à me servir du travail comme remède, je me rend compte à présent que cela n'a fait que m'épuiser un peu plus et qu'en l'état je suis davantage vulnérable à mes réflexions mono-obsessionnelles. Comme de bien entendu, sur le chemin du retour les représentations oniriques sont toujours présentes et je me presse chez moi pour réfléchir calmement à la situation.

Je suis arrivé devant chez moi, et ça ne va décidément pas du tout.

Le signe en face de la porte de mon immeuble, que j'ai cru voir ce matin en partant au boulot n'est plus là. Enfin … pour être plus précis, il y a bien un signe en lieu et place du précédent. Mais ce n'est plus le même. Le motif général tubulaire est bien conservé, mais une adjonction d'un cône et d'un disque à la pointe du cône viennent modifier du tout au tout l'ancien signe. De même que les tubes du précédent idéogramme animé, le disque et le cône ne possèdent une épaisseur régulière, comme pour donner plus de vie à un signe autrement très géométriquement primitif.

Il faut que j'en ai le coeur net. Bien qu'instinctivement mon corps rejette cette solution, je m'approche du mur où est exposé cette oeuvre changeante qui commence à me déstabiliser carrément. D'un mouvement lent mais assuré j'avance ma main vers le mur pour toucher le dessin. Mes yeux ont déjà eu l'information que mes sens tactiles viennent de percevoir: la peinture n'est pas fraîche. La couche de peinture n'est même pas perceptible. Ce motif ressort comme s'il venait d'être fait et il reste moins de peinture que si 2000 ans d'histoire était passé dessus. Mais il est vrai que je ne suis pas un expert en peinture, nos savants ont bien trouvé comment aller sur la lune, pourquoi n'arriveraient-ils pas à faire de la peinture dont la couche est indétectable ? Ou bien une peinture polarisée qui changerait de couleur selon que l'on est le matin ou le soir? C'est évidemment très peu probable, mais le fait est là: je vois une illustration qui n'était pas la même ce matin, bien que se trouvant au même endroit. Les solutions les plus simples sont souvent les meilleures, et il existe une autre solution, enterrant les deux premières par sa simplicité: c'est moi qui débloque. Une question surgit dans mon esprit: peut-on débloquer sachant que l'on débloque? Le cerveau serait donc si peut contrôlable qu'on ne puisse lui dire: « hé mon gars tu déconne, arrête tout de suite de te fourvoyer !».

C'est alors que, sans vraiment en avoir conscience, je me suis encore éloigné de chez moi pour voir, je suppose, je n'ai plus de souvenir précis de l'instant précédent, si au delà du coin de rue, je pouvais apercevoir d'autres signes. Mais alors que mon pas fût à peine accompli, un vertige me pris. Ce ne fût pas un petit tangage comme on peut en avoir après avoir bu. Non, là ce fût du brutal, du méchant. Je faillis perdre conscience, et j'arrivais d'ailleurs à peine à tenir sur mes pieds. Je n'avais pas encore bougé, et reprenait peu à peu mes esprits quand soudain une nouvelle vague arriva. Une vague de vertige. Une déferlante. Tout aussi dévastatrice que la première. Cela ressemblais à une migraine, mais au contraire de ces maux ordinaires, ce n'était pas tant une douleur à l'intérieur du crâne qui me martelait, mais plutôt une immense sensation de perte de repères et quasiment de conscience, à la limite de ne plus trouver la force de se maintenir en

éveil et debout, j'ai été si rapidement foudroyé que le cerveau a eu du mal à analyser complètement la situation nouvelle. Peut-être que les astronautes subissant l'accélération d'une fusée pourraient reconnaître la sensation, sauf que eux au moins sont préparés, or moi je ne l'était pas et en conséquent je pris tout de plein fouet. Le monde avait chaviré et je n'avais d'autre choix, pour garder mon équilibre que de déplacer mon pied pour le faire reposer dans sa position initiale, celle d'avant tout ce bordel. C'est alors, et je le rappelle nous sommes en plein mois d'août, j'eus froid tout d'un coup comme jamais en hiver je ne n'eus froid. C'est arrivé tout de suite après avoir recouvré mon équilibre et que les vertiges se furent peu à peu estompés. Je pris soudain conscience que mon corps était frigorifié, mon haleine expulsait même de la vapeur ! Impressionné et surtout apeuré j'entrepris de rentrer le plus vite possible chez moi pour y retrouver le calme et la chaleur nécessaires à une réflexion sereine. Je me retournai alors et me dirigeai vers l'entrée de ma maison. Frigorifié mais sentant mon corps et ma force vitale reprendre le dessus, je constatai que le signe aperçu sur ma façade était, lui, le même que ce matin. Allez comprendre si vous le désirez, moi je montai sans plus de réflexions pour me réchauffer. Je suis maintenant bien au chaud chez moi.

Ce n'est pas dans le stress qu'on peut réfléchir efficacement, même si le cerveau peut fonctionner à une vitesse qui semble plus grande, ce n'est pas dans de telles situations que l'on peut sortir d'un cercle de pensées stériles. C'est ce dont je viens de m'apercevoir dans mon canapé. L'esprit scientifique qui est le mien devrait avoir réfléchi à ça depuis longtemps: j'ai formé des théories et il reste maintenant à les vérifier, et l'une d'elle est très simple à vérifier ! En effet, si je ne suis plus bon qu'à enfermer et que ce que je vois n'est pas la réalité, alors il est très facile par une expérience objective de vérifier de l'inexistence du motif ! Même si vous objecterez que la divergence entre les informations données par mon oeil et le protocole expérimental objectif ne signifie pas que je ne vois pas la réalité, au moins reconnaitrez-vous que cette expérience confirmera ou non la convergente des informations selon deux protocoles expérimental, l'un lié à mon corps: mon oeil, et l'autre plus impartial: un appareil photographique. En effet, quel appareil s'apparente le plus à l'oeil ? J'ai un appareil photographique numérique de moins d'un an. Il est équipé d'une fonction de zoom qui va me permettre de photographier le signe honni sans sortir de chez moi, ce qui est fort appréciable car je ne tiens pas de si tôt à tenter une sortie au dehors, au milieu (hostile !) de tous ces signes et au risque de subir à nouveau ces mouvements insupportables de vertiges. L'appareil est chargé et prêt à l'emploi. Bien. Un peu fébrile, je me dirige vers la fenêtre de mon

appartement, je distingue très nettement l'inscription redoutée, même si la luminosité commence depuis quelque minute à diminuer.

Protocole expérimental numéro 1. Évidence de l'observation oculaire, même dans un cadre de visibilité imparfaite (il fait sombre, et les lampadaires éclairent insuffisamment la zone observée).

Variante du Protocole expérimental numéro 1: L'appareil que j'utilise est un reflex qui n'est pas équipé d'écran affichant en temps réel l'image qui va être prise. Au lieu de cela je vise directement et par un jeu de miroir voit exactement ce que prend l'objectif. Sauf que pour l'instant je vois toujours le signe au travers de l'objectif. Le résultat est donc similaire lorsque l'observation est filtré par un jeu de miroirs.

J'appuie sur le déclencheur et l'appareil enregistre l'image. J"ai fait un zoom cadrant complètement le motif. J'appuie sur le bouton pour afficher l'aperçu (même s'il n'y a pas de visée sur l'écran, il y a quand même un écran pour la visualisation des photographies). Et je vois …

Un pan de mur…

Rien…

Pas de motif…

Je reste comme un con,
à tourner à rond,
et pour de bon,
je me fais du mouron.
Ai-je donc gagné le coupon
pour lequel la seule destination,
synonyme pour moi de terminaison,
est cette fameuse maison,
dont la règle pour sa population
est d'être frappé de déraison ?
Va-t-il donc falloir m'attacher
pieds et poids liés
dans une chambre molletonnée
sinistre et peu éclairée
et où toute la journée
les hurlements des aliénés,
confrérie redoutée,
irrémédiablement terminerons
de fusiller ma raison ?

Récapitulons. Je me suis pris une défonce corsée au goût de *bad trip* entraînant une hallucination qui s'est révélée être issue d'un morceau de vérité, puisque le lendemain, en allant faire ce que je devais faire — Quoi déjà ? Ha oui, le chat — en allant nourrir le chat, je retrouve le même motif que dans mon hallucination. Bien. Jusque là je n'ai pas de vertiges. Hé ! Si ! Un vertige, j'en ai eu un quand j'ai décidé, *sans raisons*, de sortir pour prendre l'air le jour d'avant. Un évènement vraiment étrange que j'ai d'ailleurs bien vite oublié à partir du moment où j'ai pris de cette drogue, peu de temps après. Mais maintenant que cela ressort, c'étaient bien les mêmes sensations dans les deux situations. Donc il y a un point commun à chercher. Bien. Autre bizarrerie, après avoir nourrit le chat, je constate la présence du signe sur ma façade et sur le mur d'en face, alors que dans mon souvenir aucun signes similaire n'y a jamais été dessiné. Je devais alors retourner chercher ma montre et mon portable dans mon appartement. Y a-t-il un lien ? De retour de mon travail, devant chez moi, je constate que le signe a été modifié et je suis pris d'un violent malaise alors que je m'éloigne de ma destination initiale: mon appartement. S'il faut poser des théories la première est bien évidemment de penser que je souffre d'agoraphobie, mais cela n'explique ni les modifications des motifs, ni les vertiges (quoi que…), ni le fait que je n'ai pas consciemment peur de sortir, une agoraphobie inconsciente? Mais il reste le plus étrange, inexplicable revanche de l'irrationnel, la photographie qui ne colle pas avec ma propre perception oculaire. En partant du principe qu'une chose n'apparaissant pas sur une photographie, peut être malgré tout réelle, il est possible que ces signes ne sont destinés qu'à ma perception.

Ce n'est pas très rationnel et limite paranoïaque, mais continuons le raisonnement tout de même. Que signifient-t-ils donc s'ils me sont destinés? Des avertissements? Ça colle difficilement, on n'avertit pas à tous les coins de rue. Cela ressemblerait plutôt, l'idée est saugrenue mais bien plus acceptable, à des panneaux indiquant le chemin. Mais alors quel chemin? Et puis, ces panneaux de signalisation sont d'un type très particuliers puisque je n'ai pour l'instant rencontré que de deux sortes différentes. En réfléchissant, cela ressemble plus à une autorisation et une interdiction! Oui ! Ça colle plutôt bien! Ha non! Il y un fait qui ne colle pas: le deuxième signe-panneau est également celui que j'ai aperçu juste avant ma rencontre avec un des habitants des terres du milieu fournisseur de plantes psychotropes. J'ai pu avancer au travers de ce signe et je n'ai pour autant pas été surpris par une violente crise de vertiges. Si je veux donc que cette dernière théorie se tienne, il faut soit que j'ai tout halluciné, ce qui ne serait pas impossible vu la force du trip; soit que j'ai pu passer sans problème

grâce à… la drogue ?…

Il reste le dernier élément troublant: Gimli, enfin, je veux dire le gérant du lieu où j'ai acheté la D., me connaissait alors que je n'ai positivement aucun souvenirs de cette personne. En admettant que j'étais complètement défoncé, et ce n'est pas dur à admettre, j'ai pu inventer tout ce passage-là… Dans tous les cas, mon esprit scientifique ne peut qu'être d'accord avec moi: il faut reprendre de cette drogue… Comment ça ``mais bien sûr?'', il est vrai que ce n'est pas *uniquement* par pur esprit scientifique que je vais reprendre de cette plante merveilleuse, mais vous conviendrez avec moi que pour vérifier ma théorie il faut que ses effets soient actifs pour arriver à sortir de chez moi, sans avoir d'autres but précis que déambuler dans la rue, pour finalement tenter de passer dans la rue en face de chez moi, qui me serait interdite selon le signe présent en ce moment. Énoncé comme cela, ça parait ridicule. Si je n'y arrive pas c'est que cette théorie n'était pas bonne et je devrais alors admettre pour de bon que mon cerveau a un sérieux problème.

La pipe est sur la table basse à coté de mon canapé. Je m'affale dedans dans la position la plus décontractée. J'émiette la plante séchée et il se dégage d'elle une odeur forte que je n'avais pas remarqué la première fois. C'est certainement parce que cette fois je suis plus décontracté. La pipe est pleine, je l'allume sur le champ. Tout mes muscles sont relaxés, j'aspire lentement mais sûrement la fumée épaisse qui arrive le long du conduit de la pipe. Lorsque je ne peux plus aspirer, je bloque ma respiration; le plus longtemps possible. Le calme de l'appartement me fait clairement entendre les battements de mon coeur. Viennent alors des picotements à mes poumons, qui se propagent en une onde rapide sur tout les récepteurs de mon corps. Alors que je commence à recracher la fumée, mon cerveau est progressivement atteint par la drogue, la sensation est étrange et je ne saurait décrire comment je le sais, mais je suis certain qu'elle commence à agir. Tout d'un coup, je sens mon canapé faire un à-coup violent, comme une voiture percutant quelque chose, ou bien plutôt prenant un tremplin. Oui, je crois que c'est ça: mon canapé, et moi avec, venons de faire un saut gigantesque. Je tourne mon regard, autour de moi (au moment de la brusque secousse j'étais en train de fixer le plafond), et ne peut trouver aucune information visuelle qui puisse me renseigner sur la nature du choc ressenti. Au moment où je forme ces dernières pensées, je sens sans ambiguïtés possibles une accélération progressive: je suis en train de tomber et de tomber de plus en plus vite (ce qui est, je le précise pour le lecteur non averti, contraire aux lois de la physique, pour lesquels l'accélération d'une chute est constante, donc techniquement, je ne chute pas, mais c'est l'impression que j'en ai, d'accord ?). Mon canapé aussi est en train de

tomber puisque j'y suis dessus. Et d'ailleurs je vois mon appartement qui reste à la même place, cela signifie donc que celui-ci est également en train de tomber. Malgré la chute de plus en plus rapide de mon environnement immédiat, je me sens étrangement bien et serein. Je trouve cette sensation de chute euphorisante alors que cela semblerait à tout un chacun une expérience plutôt flippante. Pour changer ma perception de l'évènement, je tente de me redresser et c'est alors que je sens l'accélération se retourner dans le sens inverse. Exactement comme l'aurait fait un avion cherchant à prendre de la vitesse pour faire un looping. Et maintenant, je suis en train de remonter la pente qui amorce le looping. J'ai l'impression d'être collé au canapé. Je crispe les joues et encaisse le coup un peu moins sereinement que lors de la descente. Il me semble que je grimpe encore plus rapidement que je n'ai chuté. Mon immeuble est une fusée fonçant à tout allure, mais vers où? Instinctivement, je me dirige vers la fenêtre pour le savoir. Au moment précis où mon buste se décolle du dossier du canapé, mon corps s'est mis à devenir tellement léger que cela m'a complètement arrêté. Je me retourne et me vois affalé sur le canapé. Je suis là, immobile, un être décorporé, à regarder mon corps allongé, mon expression faciale exprimant à la fois l'angoisse et le plaisir. Je me désintéresse de ce corps qui a l'air très bien là où il est. De toute façon, je sens que je n'ai pas le choix. Entité de pure énergie, je commence à m'élever lentement vers le plafond en regardant ce corps inerte mais vivant qui était le mien il y a peine quelques instants. Je traverse le plafond, l'accélération se fait plus précise et en l'espace d'un minute, mon moi désincarné se retrouve au dessus de l'immeuble. Il fait nuit et je peux alors contempler à ma guise la ville brillante des lampadaires, des fenêtres éclairées de ces citadins qui n'ont sûrement pas conscience de mon élévation alors que moi j'ai bien conscience de leur présence. Mon esprit — c'est-à-dire tout mon corps en fin de compte, est peu à peu attiré par le spectacle de l'étendue géographique du signe que j'ai aperçu ces derniers temps et qui m'a causé tant de soucis. Je revois celui-ci tel qu'il s'est présenté à moi la première fois, vivant et intense.

Un dédale de lumière: les rues inondées de lumières naturelles et surnaturelles. Dédale offrant une ode à l'esprit droit et rangé. Toute ligne n'est que droite. Un labyrinthe de lumière. Au fur et à mesure de mon ascension, ses segments constitutifs se font plus petits et le motif général du labyrinthe se fait plus précis. Ici et là, de manière dispersée, des bâtiment agissent comme s'ils absorbaient toute la lumière environnante, recrachant celle-ci en un gigantesque trait vertical allant vers l'infini de l'espace. Je m'élève toujours et je me sens bien, prêt à tout recevoir de l'expérience que je suis en train de vivre. Dans ce spectacle ahurissant s'offrant à ma vision d'ange

téléguidé, je m'aperçoit que ce labyrinthe de lumière respire: les traits de lumière ont une direction, un peu comme si je voyais le monde avec des yeux trop lents pour capter les mouvements hyper-rapides d'en dessous. Je suis comme une caméra imprimant une image toute les minutes sur ma pellicule rétinienne. Ce que je vois en bas ressemble de plus en plus $\ldots$ à quoi ? Quelque chose de familier. Enfin de connu, plutôt que familier. Du genre de ces idées chocs, symboles, souvenir omniprésent de la société que je suis en train de quitter dans laquelle tout devait être mis en avant par le moyen du symbole, agent pernicieux du spectaculaire. Je sens que mes synapses communiquent et tentent de créer un chemin vers la zone mémoire qui me permettrait de me souvenir. J'attends patiemment que ça se passe tout en continuant mon ascension passive…

Un circuit imprimé.

Voilà à quoi le monde d'en dessous ressemble. Les lumières sont des flux d'électrons. Et je m'élève de plus en plus, toujours à un rythme modéré, regardant maintenant les traits lumineux dans le ciel et trouvant cela merveilleux. Mon esprit est alors attiré par cette pensée subite: si je suis en train de grimper, peut-être est-ce également sur un rayon de lumière. Je n'avais encore pas pris la peine de constater cela, et m'aperçoit dans une compréhension toute rassurante que je suis effectivement sur un trait de lumière, dans un univers aux règles finalement bien logiques bien que curieuses. Je grimpe donc, mais vers où? Si la ville est un circuit imprimé, je suis sûrement en train de changer de couche de silicium dans ce qui pourrait être un processeur. Un électron se laisse guider dans le courant le moins contraint. C'est donc, si je suis bien cet électron, que mon élévation est bien la chose la plus naturelle à faire… Cette vérité ébranle un peu mon libre arbitre, mais après tout, demande-t-on leur avis aux électrons? Prefèrent-t-ils rester dans un flux inerte ou bien préfèrent-t-il que nous allumions le courant? On s'en branle. Ce ne sont que de putains d'électrons. Pourquoi j'aurais envie de savoir les envies d'une saloperie d'électron? Incroyable ça… N'ai-je pas déjà bien assez à faire pour comprendre pourquoi je suis là? Même si ma condition ressemble à celle d'un électron, je n'en suis pas vraiment un, et philosopher sur la destinée tragique d'une des particules élémentaire ne m'avancera en l'occurrence à rien. Alors chacun remballe ses questions à la con pour soit, et les électrons seront bien gardés.

Cependant que je continu à grimper, ma vitesse s'accélère. Et, passé une certaine altitude, l'accélération devient fulgurante… Je ne sens rien mais j'aperçois la lune qui s'approche de mon moi électronique à une vitesse ahurissante. En moins de trois secondes, je l'ai dépassée et me dirige tout droit vers le soleil. Celui-ci grossit à vue d'oeil et je me demande ce que cela doit faire de passer dans un soleil même si je ne

suis pour l'instant pas vraiment sensible au froid (après tout le vide intersidéral n'est pas réputé pour son accueil chaleureux). Tout en pensant cela, j'ai déjà dépassé le soleil, que je n'ai pas traversé mais contourné, comme pour me servir de sa force de gravité et m'accélérer encore. Cette fois-ci c'est la galaxie toute entière que je vois se déplacer, son centre grossissant de plus en plus. Je n'ai pas eu le temps de dire ouf (et de toute façon je n'aurais pas pu le dire puisque je ne dois pas avoir de bouche, ni de poumon, et que même si j'en avais, j'aurais toujours eu besoin d'oxygène ou d'un milieu quelconque pour transmettre les ondes sonores de ma voix… On constatera donc que je suis bien loin de pouvoir produire un quelconque son), que je suis au centre de la galaxie et suis projeté hors d'elle selon son axe de rotation. Plus de noir, de vide encore que précédemment. Je regarde dans le sens de mon déplacement et constate un phénomène étrange: de la lumière (comme moi ?) est attirée en un point, qui, lui-même n'est pas lumineux. Un trou noir? Ça pourrait être logique. Après tout, si je suis dans un circuit, il doit bien y avoir des fils, et ces fils doivent ressembler à un trou noir vu des électrons d'un circuit, pour lesquels les autres électrons sont tous visibles puisque les liaisons ne sont pas cachées par une couche protectrice de plastique. Je me demande si un trou noir est comme le fil également recouvert de plastique. Mais c'est encore une question à la con. Si mon état est pareil à celui de l'électron, je n'ai aucune chance de pouvoir sortir de mon milieu conducteur. Je ne le saurais jamais…

Je suis rentré dans ce que je crois être le trou noir et suis toujours conscient. Le calme plat. Ma progression ne donne autour de moi aucun repère sur lequel je puisse m'appuyer pour évaluer ma vitesse ou ma position. Je n'ai qu'à attendre.

Tout d'un coup, je sens un effort contraire violent. Un autre électron m'a traversé dans le sens inverse? Non. J'ai plutôt été violemment projeté dans la direction inverse. Je suis en train de retourner vers l'entrée du trou noir. Une autre secousse violente. Même si ça ne fait pas exactement mal, cela n'en demeure pas moins désagréable. Peut-être que mon brusque changement de sens signifie-t-il que je suis proche d'un interrupteur. En plus, je sens les léger court-circuits se produisant lors du régime transitoire. Je me rends compte que depuis tout à l'heure je ne parle qu'en terme électronique, c'est un peu bête car je ne sais pas véritablement où je me trouve et en toute rigueur je ne suis peut-être pas dans un circuit électronique. Mais comme c'est la seule théorie que je puisse concevoir, je ne vais pas l'abandonner en si bon chemin. Surtout que pour l'instant ça à l'air de bien marcher.

Les perturbations recommencent avec plus d'ampleur et je crois reconnaître un son. Un grand clac, clac, très sourd mais bien présent. Comme une explosion brève. Comme le bruit d'un éclair en beaucoup

plus sourd. Quelqu'un (qui ? ne me parlez surtout pas de dieu par pitié) est en train d'appuyer sur un interrupteur comme un malade. Le bruit se rapproche de plus en plus…

Tap…

tap…

tap tap tap …

tap.

Je regarde mes mains sans rien comprendre. Je suis en train d'appuyer sur les boutons d'une console portable. Ma tête est lourde. Et je suis me rend compte que je dois appuyer comme ça depuis un moment, le message «Game Over» défilant devant mes yeux. Je lève enfin les yeux et aperçoit que je ne suis pas seul… dans mon appartement: Gimli ! Il est en face de moi. Sauf que cette fois, je le reconnais comme un ami. Les brumes s'envolent peu à peu. Il s'en aperçoit et me dit:
— Alors, ce trip, comment c'était? T'as pas arrêté de jouer à ce jeu tout le long…

Fin

La culture populaire, nous imprègne sans que l'on n'y fasse attention, elle fait partie de nous et forme nos références. Le lecteur non averti, (certains diraient les gens normaux, les non-*geeks*), ne connaît peut-être pas le cultissime «Seigneur des anneaux» de *J.R.R. Tolkien*, ou peut-être l'a-t-il déjà lu, mais n'a pas retenu les noms des personnages. Dans la nouvelle, il est fait référence à deux de ces personnages: Gimli et *Legolas*, ennemis raciaux, puis compagnons inséparables dans une quête fantastique.

Il est d'autres références qui malgré nous s'accrochent, moins glorieuses, c'est le cas de Bob l'éponge… Ne cherchez pas à savoir c'est mieux comme ça!

Ce texte a été écrit sous Linux, initialement à l'aide de LaTeX, il a dû faire l'objet d'une transformation (manuelle !) au format souhaité pour une publication dans feedbooks. Il a été écrit sur du long terme: débuté en août 2008, "terminé" au printemps 2009, relu fin 2009, relu et diffusé en avril 2010.



www.feedbooks.com
Food for the mind

Table of Contents

Titre
Histoire extraordinaire d'une aventure ordinaire